

ble dans ce qu'on lui demandait. Il effaça le nom de M. Watts, y substitua le sien et proposa l'amendement. Que pensez-vous que firent MM. Smith et Papineau ? L'un et l'autre se levèrent, remercièrent M. Chabot de sa suggestion, et la motion fut accordée unanimement ! ! Cette histoire eut un succès de rire inextinguible, tellement que les échos de la chambre en retentissaient encore après deux jours.

M. Macdonald de Glengary succéda à M. Watts et fit en sens inverse et avec un autre savon la même lessive qu'avait faite M. Gowan.

Après un discours mélo-dramatique de M. Hale, qui vint à la rescousse pour rassurer ses collègues des townships que l'excellente sortie de M. Watts avait considérablement ébranlés, et quelques remarques de M. Robinson, M. Merritt proposa l'ajournement. Il était minuit et demi. Le ministère ne demandait pas mieux, d'autant plus que l'on disait alors que l'amendement allait être emporté par une voix de majorité. Presque tous les membres de la gauche votèrent contre l'amendement, qui passa cependant par une majorité de quelques voix.

La deuxième séance fut ouverte par le vénérable M. Viger. Dans une occasion précédente, le rédacteur de la *Revue Canadienne* s'était permis de dire, en parlant de l'ancien président du conseil : " M. Viger se leva, parla à tort et à travers, sans jamais " toucher à la question ; personne ne l'écoula ; ce que voyant, il " finit par s'asseoir." M. Viger a été très indigné de cette manière de publier ses discours, et il en veut surtout aux *Mélanges Religieux* qui, sans malice aucune, ont reproduit l'article de la *Revue*. Nous devons avouer aussi que cela nous avait paru très irrévérencieux et très inconvenant. Nous-mêmes cependant, si nous étions forcés d'analyser, la main sur la conscience, l'oraison qu'a commise ce monsieur, mercredi dernier, nous serions bien en peine de dire autrement que la *Revue*.

Les autres orateurs du camp ministériel furent M. Macdonell de Dundas, déclamateur monotone jusqu'à l'ennui, et qui traîne ses phrases avec un accent de sauvage bien prononcé qu'il tient de naissance, étant descendu pour moitié des véritables enfants du sol ; M. Cayley, qui entra dans de nouvelles explications sur les finances et la politique générale ; M. Papineau, qui sans être aussi sauvage que M. Macdonell de Dundas, en a beaucoup plus l'air, et M. Macdonald de Kingston, qui fit ce soir-là son *discours ministre*.

M. Macdonald est certainement un bien charmant jeune homme ; mais s'il ne faisait pas en parlant des œillades continuelles, s'il ne se détournait pas d'un côté et de l'autre, en faisant ployer chaque fois ses jambes trop flexibles, s'il ne souriait pas à chaque mot qu'il prononce, s'il ne pirouettait pas à chaque période avec un air si prétentieux, M. Macdonald n'en serait pas moins très agréable aux dames, qui assistent aux débats, et au lieu de ressembler à un maître de danse, comme on le lui a dit, il aurait peut-être l'air d'un homme d'état. M. Macdonald a une grande réputation de talents ; mais son discours-ministre est d'un bout à l'autre à *faillure*, un *fiasco*, tout ce qu'il y a de plus manqué dans le monde. Il n'a pas jugé à propos de montrer même de l'esprit lui qui d'ailleurs n'en est certainement pas dépourvu. Il a débuté par une bien grande naïveté. On lui reprochait, a-t-il dit, de ne pas être un homme de finances ; mais ce n'était point sa faute ! Le ministère Lafontaine contenait bien aussi d'autres avocats que les procureurs et solliciteurs généraux. Il n'y avait dans la chambre que deux hommes capables de faire des receveurs gé-

néraux : M. Moffatt, qui ne s'en souciait pas, et M. Leslie, qui le voulait encore bien moins, était un des plus constants adversaires de l'administration du jour. Ainsi on avait bien été forcé de prendre M. Macdonald. *Et voilà pourquoi je suis ministre !* Le reste du discours n'a été qu'un tissu de misérables récriminations et de pitoyables bravades. Pas un mot qui pût justifier le cabinet des accusations sans nombre qui avaient été portées contre lui. Au reste, les représentants du Haut-Canada ont, à peu près, tous la même manière d'argumenter. On leur dit que l'administration n'a que deux voix de majorité ; ils en conviennent, mais ils répondent que sept ou huit bourgs-pourris ont réélu les ministres qui les représentent. On leur dit qu'ils ne se soutiennent que par la fraude et la corruption ; ils répondent qu'en 1843 M. Baldwin s'est fait élire à Rimouski : on détaille une multitude de promesses qu'ils n'ont pas tenues ; ils répondent que nous avons voulu être cruels envers M. Daly : on leur dit que la peste et la famine sont à nos portes et que ce n'est pas une administration de cette force qui peut gouverner le pays dans des moments aussi critiques ; ils répondent que les ex-ministres ont voulu exiger des stipulations de lord Metcalfe. Avec une pareille méthode on va loin, et il n'y a point de raison pour qu'une pareille discussion puisse jamais finir.

Les orateurs de l'opposition, ce soir-là, ont été d'abord M. Merritt, puis MM. Cameron, Aylwin et Price. M. Merritt est aussi, lui, un homme de finances, un économiste. Il y a eu bien des mécomptes dans quelques-uns de ses plans et de ses calculs, et c'est à lui que nous devons une grande partie de la dette du Haut-Canada. Il n'en est pas moins très instruit et bien capable de découvrir les erreurs et les supercheries. Il a démontré, clair comme deux et deux font quatre, que le gouvernement d'aujourd'hui allait achever de ruiner le pays, et que malgré les *talents* et l'*expérience* de MM. Cayley et Macdonald, notre trésor allait toujours en diminuant ; ce que nous ne savions que trop !

M. Cameron s'est livré à une chaleureuse et vigoureuse inspiration. Il a peint avec des paroles dures, mais justes, toutes les iniquités, toute la corruption des hommes du pouvoir. Il s'est particulièrement appesanti sur le département des terres de la couronne ; et s'appuyant sur des faits que personne n'a osé nier, il a mis M. Papineau dans la plus abjecte position.

M. Aylwin de tous les orateurs de la chambre est sans contredit, celui à qui le sténographe peut rendre le moins de justice ; et cela parce que c'est lui, qui est le plus véritablement orateur. Il y a comme on l'a dit, la moitié de l'orateur dans le son de la voix, dans le geste, dans l'accent, dans la physionomie de celui qui parle. M. Aylwin a brillé plus que jamais sous tous ces rapports. Il y a eu dans ses paroles une verve entraînant, qui a fait que personne n'a osé ni l'applaudir ni l'interrompre. On l'écoula en silence. Il n'a presque pas donné à la pauvre administration, le temps de respirer. Il l'a déchirée par lambeaux. S'il la lâchait une minute, c'était pour la ressaisir l'instant d'après comme le chat fait de la souris. Il a accumulé les faits les interrogations, les épithètes, les incriminations, les apostrophes, le sarcasme, la colère, les menaces et le dédain avec une justesse et une volubilité presque effrayantes. Il a surtout été remarquable par une qualité qu'on s'est plu, quelquefois à lui refuser, une parfaite décence dans ses expressions. Et je ne saurais mieux terminer l'éloge de son discours, qu'en disant, *qu'il n'a pas été rap-*

*pelé à l'ordre une seule fois !*

M. Price a fait un long discours, un bien long discours, peut-